

Pierre Nora: le moment Nora

François Dosse

Práticas da História, n.º 22 (2026): 443-458

www.praticasdahistoria.pt

This journal is funded by National funds through FCT — Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., under the projects UID/HIS/04666/2013, UID/HIS/04666/2019, UIDB/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDB/04666/2020), UIDP/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDP/04666/2020), UID/4666/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04666/2025), UIDB/04209/2020, UIDP/04209/2020, UID/4209/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04209/2025) and LA/P/0132/2020 (DOI: https://doi.org/10.54499/LA/P/0132/2020)

Pierre Nora: le moment Nora

François Dosse*

Pierre Nora aura été un monument pour la discipline historique de la dimension de ce qu'a été Ernest Lavisse au XIX^e^ siècle, mais pour construire une tout autre histoire, passant du roman national à une histoire réflexive, au second niveau. Il aura aussi été un éditeur hors-pair qui a orchestré l'âge d'or des sciences sociales en France dans les années 1960-70.

Je lui ai consacré une biographie intellectuelle parue en 2011, *Pierre Nora. Homo historicus* qui m'a permis de le côtoyer et ce fut un enchantement. Pourtant, qui aurait pu imaginer qu'un jour je me lancerai avec passion dans sa biographie ? Pas moi en tout cas, et certainement pas lui non plus, ni en général la confrérie historienne. Lorsque je publiais *L'histoire en miettes* en 1987, j'avais pour thèse adverse à démonter la déconstruction de la discipline historique qu'il incarnait alors avec sa notion d'éclatement portée comme l'étendard de la nou-

* François Dosse (francois.dosse@gmail.com). https://orcid.org/0009-0003-3902-6769. Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Créteil.

velle histoire dans sa « Bibliothèque des histoires » chez Gallimard. Si je pressentais bien que c'était là et pas ailleurs que se trouvait la pensée en histoire, j'étais persuadé qu'il y avait un sens de l'histoire dont il convenait d'accélérer le rythme, tâche dévolue à chaque génération, et dont l'historien devait dévoiler le moteur. La référence actuelle à la notion de sens n'a plus la même signification. Elle entend exprimer le fait que l'agir et le dire humains sont porteurs d'un sens émergeant dont les sciences humaines ont à rendre compte. Cela ne présuppose aucun *telos*, mais une approche herméneutique de l'autre dans l'espace et dans le temps. Je pensais appartenir à une génération qui n'avait pas eu à faire le deuil – qui a conduit la génération précédente, celle de l'après-guerre, et parmi elle beaucoup d'historiens passés par le PCF (François Furet, Denis Richet, Jacques Ozouf, Emmanuel Le Roy Ladurie...) – à brûler l'objet de leur adoration. Je réalise aujourd'hui à quel point ma génération a dû elle aussi réaliser un véritable travail de deuil par rapport à ce qui a constitué pour beaucoup d'entre nous l'identité politique de notre jeunesse, nourrie par une conviction inébranlable en des lendemains qui chantent et consacrant tous nos efforts à faire chanter l'histoire à l'occasion d'un prochain grand soir.

Il a fallu « faire avec » la mort de cette espérance eschatologique au rythme des découvertes de ce qu'elle recouvrait. Ayant eu à vivre des années orphelines et retrouver d'autres voies d'espérance, c'est dans cette quête d'une autre voie que j'ai découvert que la perspective historiographique ouverte par Pierre Nora était celle d'une quête constante de sens, de reprise réflexive d'un sens toujours instable et lié à l'agir, au présent. Au-delà de l'épistémologie historienne, il y a eu la rencontre avec l'homme et la découverte progressive de ses qualités personnelles, insoupçonnées du public, masquées sous sa réputation de mondain, séduisant mais homme de caste ne dérogeant pas à la règle de l'endogamie et restant confiné dans son milieu privilégié.

Le pur hasard m'a placé un jour dans la situation d'être un des maîtres de conférences de son cours magistral donné en 1995 à Sciences-Po sur l'historiographie en France aux XIX^e^ et XX^e^ siècle. En cette occasion privilégiée, j'ai pu découvrir un homme qui ne corres-

pondait pas du tout à cette image. Derrière l'arrogance et l'assurance supposées, je découvrais un intellectuel anxieux, peu sûr de lui, dans le doute sur lui-même et les autres, jamais assis sur une position de certitude, très à l'écoute, disponible ; autant de traits qui me l'ont rendu tout de suite très sympathique.

Contrairement à ce que l'on peut supposer, il porte un pessimisme de fond et un doute qui est profondément ancré en lui. J'aurai plus tard l'occasion de mesurer à quel point Pierre Nora est foncièrement affectif, attentif à l'autre, doté d'une sensibilité exacerbée, aimable au sens de Sénèque, en particulier lors de la disparition de Paul Ricoeur. Il m'enverra en ce moment douloureux une très belle lettre, attestant de cette extrême sensibilité, alors que nous n'étions encore nullement engagés dans quelque élaboration biographique le concernant : « Puisque je ne connais personne de la famille de Paul Ricoeur, c'est à vous que je pense spontanément pour partager ma tristesse, qui est réelle. Bien sûr une belle vie et une belle mort. Mais n'empêche. C'était un homme comme on n'en fait plus beaucoup, et il va nous manquer. A vous particulièrement. Au moins lui aurez-vous beaucoup donné, de son vivant [1]. »

Ces qualités, j'en avais eu un avant-goût plus tôt, lorsque s'était révélée à moi la probité de l'honnête homme dans la mesure où, en tant que pourfendeur de ses thèses, il aurait pu légitimement m'inscrire sur la liste noire des interdits de séjour. Tout au contraire, dès 1988, soit un an seulement après la publication de *L'histoire en miettes*, Pierre Nora m'ouvrait les colonnes de sa revue *Le Débat* pour exprimer mon point de vue sur les *Essais d'ego-histoire* [2]. Plus tard, il consacrera tout un dossier à la publication de mon *Histoire du structuralisme* dans *Le Débat* [3], et plus tard encore, il me demandera d'écrire un article à l'occasion du vingtième anniversaire de la revue sur le changement de repères revendiqués par les intellectuels entre 1980 et 2000 [4]. Cette ouverture atteste de la part de Pierre Nora une conception de ce qu'est pour lui le

1 Pierre Nora, lettre du 26 mai 2005.

2 François Dosse, « Autour de l'ego-histoire », *Le Débat* (mars 1988) : 122-124.

3 *Le Débat* 73 (janvier-février 1993).

4 *Le Débat* 110 (mai-août 2000).

débat démocratique, dénué de l'esprit de secte, posture exceptionnelle dans un monde intellectuel français plus souvent familier des exclusives et des anathèmes.

De mon côté, j'évoluais d'un marxisme critique à son deuil progressif et à l'abandon de la téléologie qu'il portait. Ayant réalisé ce travail de deuil grâce à ma plongée dans l'œuvre de Paul Ricoeur, je ressentais le désir d'écrire une biographie intellectuelle de Pierre Nora peu après avoir achevé celle consacrée à Paul Ricoeur. Au printemps 1999, je lui soumettais un projet dans ce sens : « Votre place centrale dans la vie intellectuelle française en cette seconde moitié du siècle atteste l'intérêt que pourrait revêtir, plus qu'un livre d'entretiens, une véritable biographie intellectuelle qui rende compte de vos multiples activités d'éditeur, d'auteur, d'animateur de revue et de réseaux, de concepteur de projets, de passeur [5]. » J'ajoutais que me lançant alors dans une biographie de Michel de Certeau, rien ne pressait, et que l'on pouvait se donner le temps de la réflexion. Je n'ai pas reçu de réponse de Pierre Nora à cette lettre, mais alors que nous nous retrouvions à un colloque à Québec peu de temps après, il est venu s'assurer auprès de moi que j'avais bien compris son silence. Quand un peu interloqué, je lui répondis que je n'ai pas d'explication, il m'expliquait qu'il était en train de rédiger ses mémoires. Le félicitant de cette excellente et prometteuse initiative, je renonçais bien évidemment à mon projet.

Quelques années plus tard, Pierre Nora m'informe à la sortie d'un séminaire qu'il n'arrive pas à écrire ses mémoires, ce que je relie alors à un emploi du temps chargé incompatible avec la solitude nécessaire à leur réalisation, ce qui n'est pas faux, mais tient sans doute aussi à d'autres raisons plus profondes. Ne voyant rien venir, je me permets alors au mois de mai 2008 de revenir à la charge, gardant, sans trop y croire le secret espoir que cette biographie soit encore réalisable. Quelle ne fût donc pas ma joie d'entendre un jour au téléphone la voix si bien posée de Pierre Nora qui acceptait que l'on se voie pour en étudier la

5 François Dosse, lettre à Pierre Nora, 23 avril 1999.

possibilité et pour que l'on s'entende sur un dispositif d'écriture qui promettait de ne pas être simple.

La première question que je posais à Pierre Nora, tout en lui demandant de ne pas répondre tout de suite, était de réagir à l'affirmation de Jacques Derrida selon laquelle la catégorie de l'avenir est une catégorie juive par excellence. Pierre Nora a la réputation par ses objets de prédilection de faire valoir plutôt le passé, au point d'être devenu au sein de notre République Monsieur commémoration, l'homme par excellence des célébrations, des décorations, et d'une manière de muséographie, de patrimonialisation du passé. Je n'ai pas reposé ma question car mon enquête m'a appris combien, derrière ce faux-semblant, se lovait le regard toujours vif, toujours en alerte de possibles nouveautés, porté vers l'innovation, récusant systématiquement toute vision passéiste, nostalgique ou mélancolique, prêt même à trahir pour quelque aventure intellectuelle prometteuse.

A chaque étape de son parcours, on retrouve cette tension vers l'avenir, chemin non tracé justifiant de parcourir des expérimentations des plus inédites. Pierre Nora reste en alerte et sensible à l'événement dans sa force d'ébranlement, comme capacité d'ouverture à un monde nouveau. L'événement, par définition, est tout entier porté vers le devenir, à partir de la faille qu'il constitue entre passé et avenir : « Il semble que les événements soient plus vastes que le moment où ils ont lieu et ne peuvent y tenir tout entiers », écrit Proust [6]. Le sens d'une rencontre importante ou d'une décision majeure ne se révèle d'ailleurs que dans un après-coup : « Personne ne fait l'histoire, on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit l'herbe pousser [7] ». Ce retard, cet écart temporel, cette différ*a*nce comme l'appelait Derrida, dans le sens de différer, n'est pas un trait supplémentaire de l'événement, il est sa nature même. Et ce retour de l'événement est analysé par Pierre Nora dès 1972, lors même que toute l'historiographie dominante de l'époque lui tourne le dos.

6 Marcel Proust, *La prisonnière*, *A la recherche du temps perdu*, tome III (Paris: Gallimard, 1988), 902.

7 Boris Pasternak, exergue de Claude Simon, *L'herbe* (Paris: Minuit, 1958).

Plus tard, la liaison qu'il entreprend entre histoire et mémoire se donne pour horizon d'en saisir les métamorphoses de sens, et Pierre Nora, peut être rapproché de Charles Péguy dans sa volonté de conserver du vif, du vivant dans ce qui est passé. On retrouve même, dans ce rapprochement avec Péguy, l'Affaire Dreyfus qui a tant marqué Péguy dans sa résistance à la fossilisation de l'événement pratiquée par l'école dominante chez les historiens, mais qui a aussi marqué la famille Nora en la personne du père de Pierre Nora, Gaston, qui l'a vécu difficilement en tant qu'enfant juif. Péguy dénonce la pratique de refroidissement des historiens de métier qui s'efforcent de penser « l'Affaire » en la rangeant dans un passé définitivement forclos, tout en pansant les plaies du passé. Au contraire, la mémoire continue à faire vivre cette affaire, à transmettre son sens, à scruter son secret, et à élever une protestation contre les responsables politiques qui auront réussi prématurément à transformer les citoyens actifs en historiens passifs : « Ils nous ont fait perdre *le goût* de l'affaire Dreyfus [8]. »

La disponibilité de Pierre Nora à l'événement, à l'actualité, à ce qui bouge, lui aura permis de traduire en historien les enjeux majeurs de son temps, d'être pleinement le contemporain du présent qu'il a traversé à la manière d'un poisson dans l'eau. On peut donc parler d'un moment Nora de la vie intellectuelle française de la même manière que l'on peut parler dans le passé d'un moment Michelet ou d'un moment Lavisse pour reprendre la généalogie d'une filiation d'historiens consacrés.

Ce moment est caractérisé par l'âge d'or des sciences humaines que Pierre Nora a orchestré, ayant eu la chance d'arriver chez Gallimard au moment même de l'explosion des sciences humaines au milieu des années 60. C'est aussi le moment du triomphe de ce que l'on a appelé la nouvelle histoire qui trouve en Pierre Nora celui qui, avec d'autres, en a assuré le rayonnement exceptionnel dans la décennie suivante, celle des années 70.

8 Charles Péguy, *Clio* (Paris: Gallimard, 1932), 256.

Pourtant cette adéquation qui semble sans failles entre Pierre Nora et ce qu'il a incarné est animée par un sentiment d'incomplétude de l'écrivain qu'il était destiné à être et qui reste sans œuvre personnelle, dont l'essentiel du temps aura été consacré à l'élaboration et à la diffusion des œuvres des autres. Telle est l'énigme essentielle de ce parcours, qui reste non résolue. Pierre Nora se sera nourri toute sa vie des autres avec d'autant plus d'intensité qu'il semble que la confrontation avec la solitude de l'écrivain lui soit difficile, éprouvante à affronter de par l'intensité d'une tension qu'il ressent au plus profond, qui le taraude et dont sinon la résolution, tout au moins son atténuation, aura été permise par le choix de consacrer sa vie à l'histoire.

En même temps on peut penser que ce que l'on peut qualifier de « moment Nora » aura joué contre Pierre Nora lui-même dans la mesure où il aura été à ce point absorbé par les exigences de ce moment intellectuel qu'il aura dû renoncer à sa vocation première d'écrivain, et donc abandonner toute idée de faire œuvre au sens traditionnel. Au regard des promesses de sa jeunesse, peut-on alors parler d'un certain échec personnel ? Tout son parcours et ses réalisations si nombreuses démontrent le contraire avec éclat. Il aura été un accoucheur d'exception de l'œuvre des autres, et loin de se contenter que l'on vienne à lui, il aura joué un rôle majeur qui est en soi une œuvre monumentale, plus fondamentale que bien des œuvres personnelles.

Il aura sur ce plan fait valoir une conception de la figure de l'éditeur qui se conçoit comme celle d'un vrai créateur, d'un auteur soucieux d'une certaine cohérence dans la mise en scène de la pluralité. Il aura par ailleurs, inconsciemment, résolu sa tension entre l'intellectuel juif qu'il est et l'historien spécialiste de l'histoire nationale en élaborant une partition particulièrement suggestive de l'agencement entre histoire et mémoire, introduisant un nouveau paradigme historique et initiant une nouvelle manière d'écrire l'histoire. Si une œuvre est une œuvre lorsqu'elle met au travail, et lorsqu'elle permet des rebonds, des ricochets à la surface de l'eau, Pierre Nora a bien fait œuvre, au-delà de ce que pouvaient pressentir ses proches lorsqu'il n'était qu'une jeune pousse prometteuse.

Il aura incarné un grand moment, particulièrement fécond, de la vie intellectuelle française. Mais ce moment revêt une fragilité qui tient au fait que Pierre Nora a quelque peu délaissé la question posée par la relève générationnelle de son héritage. Pour ne prendre que l'exemple significatif de sa revue, *Le Débat*, sa direction, restée immuable depuis 30 ans, est entre les mains de trois intellectuels de grand talent. Maître d'œuvres, il aura fait de sa vie une œuvre. Il se sera fait une certaine idée de l'édition a bien conscience de défendre une conception du métier qui est en train de prendre l'eau. Il se présente sur ce plan comme « un des derniers dinosaures », et j'en aurais fait l'heureuse expérience puisqu'il aura publié la synthèse de mon travail d'exploration de la vie intellectuelle française depuis 1944 en publiant mes deux volumes de ma *Saga* chez Gallimard [9]. De mon côté, j'ai réussi à le convaincre de publier ses magnifiques textes dispersés dans des revues difficilement accessibles. Il me disait que ce serait pour après et je l'ai convaincu en lui disant que, dans mon enquête, je ne cessais d'entendre qu'il était un excellent éditeur mais sans œuvre historique. Il a été convaincu par mes arguments et a publié pas moins de trois volumes, l'un dans la collection blanche, *Historien public* dans lequel il écrit : « C'est à François Dosse que je dois de m'y être décidé. Il m'avait poussé à publier, à l'appui de la biographie qu'il était en train de me consacrer, un recueil des interventions qu'il avait exhumées, ou rencontrées au cours de son enquête. Et, pour me convaincre, il m'avait même envoyé un premier canevas, assorti de présentations destinées à les remettre en contexte [10]. » Il en est résulté ce livre auquel se sont ajoutés deux ouvrages dans la « Bibliothèque des histoires [11] », avec cette dédicace personnelle humoristique car il avait beaucoup d'humour : « Pour vous, mon cher François. J'ai écouté et obéi. Merci ».

Dans cette biographie, j'ai tenu à me lancer dans une vaste enquête auprès de nombreux témoins pour démultiplier les points de vue et les éclairages, sollicitant de rencontrer ses proches, ses confrères, quelques-

9 François Dosse, *La saga des intellectuels français.* tome 1 *: A l'épreuve de l'histoire, 1944-1968*; tome 2: *L'avenir en miettes, 1968-1989* (Paris: Gallimard, 2018; rééd. « Folio », 2024).

10 Pierre Nora, *Historien public* (Paris: Gallimard, 2011), 11.

11 Pierre Nora, *Présent, nation, mémoire* (Paris: Gallimard, 2011); Pierre Nora, *Recherches de la France* (Paris: Gallimard, 2013).

uns de ses anciens étudiants, de ses innombrables auteurs. Si Pierre Nora a fait montre d'une grande disponibilité pour répondre à mes questions, il n'a nullement été interventionniste. Me laissant une liberté totale dans ma recherche, il m'a ouvert de plus en plus largement ces archives personnelles. Manifestant une confiance croissante à mon égard, je me suis tenu de mon côté à un effort de discrétion qui m'a coûté, car les moments précieux au cours desquels Pierre Nora répondait à mes questions ont été pour moi des moments privilégiés dont je n'ai pas voulu abuser. Sous le masque du sérieux académique, je découvrais en même temps son sens inné de l'humour, un imitateur doté d'un sens du cocasse, toujours sarcastique et dévastateur sur la comédie humaine qui l'entoure, maniant le scalpel avec un art consommé du récit.

Je plongeai donc, tête baissée, dans les archives des collections de Pierre Nora et me trouvai immergé dans le cœur du réacteur, celui de la fabrique de l'histoire et des sciences humaines pendant plus de quarante ans, incarnée par un tremblement de l'être, car je découvrais chez Pierre Nora une identité en abîme : sous l'éditeur connu, respecté et admiré par le public, je retrouvais l'historien qui m'était familier, tout en allant de surprise en surprise car sous l'historien, je devinais le littéraire, le poète, le créateur.

L'éditeur, qui en lui s'est identifié à l'excellence, recouvre une promesse non tenue, celle de l'auteur qui est pourtant là, bien présent, mais dans des textes souvent interstitiels, mal perçus dans leur cohérence par le public. Très jeune, il est bien conscient d'avoir une œuvre à accomplir et il l'aura accomplie en consacrant l'essentiel de sa vie aux œuvres des autres, faisant par là-même de sa vie une œuvre, une vie pour les autres. Soucieux de conserver la possibilité d'exprimer l'une ou l'autre de ses identités, Pierre Nora est toujours aux aguets, à l'écoute de la nouveauté, disponible pour l'accueillir. Cette disposition d'esprit a un prix, celui de renoncer à des appartenances institutionnelles trop lourdes qui ont tendance à soumettre l'individu qui les sert à suivre des rails tout tracés.

Toujours prêt à l'aventure intellectuelle, Pierre Nora est particulièrement soucieux de préserver son espace de liberté, ce qui fera de lui

ce qu'il appelle « un central latéral », il ne se laisse jamais réduire à sa fonction, si prestigieuse soit celle qu'il occupe chez Gallimard. Il entend en être, mais avec un pas d'écart qui lui permet une expression tout à fait libre. Ce geste qui consiste à préserver sa liberté est chez lui de l'ordre du vital, indispensable à sa respiration, chaque combat collectif où la liberté est mise à mal le trouvant aux avant-postes avec un courage certain qui contredit l'image répandue dans le public d'une « pensée tiède ». Que ceux qui en doutent lisent son ouvrage *Les Français d'Algérie*, ils y verront un regard glacé et glaçant, sans complaisance. Tous ces combats pour les libertés ont fait de lui le président presque naturel de l'association « Libertés pour l'histoire », succédant dans cette fonction à René Rémond.

Sous son succès public, sa mondanité, comme le dit son amie Mona Ozouf, « Pierre a l'intelligence du malheur », ce qui pondère singulièrement cette première impression. La traversée de la tragédie de la guerre entre 10 et 14 ans n'est pas étrangère à sa part d'ombre. L'équivoque identitaire qu'il ressent n'est pas sans effet sur son équilibre personnel. Pierre Nora nourrit un doute, une forme d'inquiétude, source d'une constante anxiété et de somatisations en tous genres qui ont grevé sa santé au point que lorsqu'un de ses cousins lui demande à l'âge de 18 ans ce qu'il souhaite pour son anniversaire, il lui répond tout de go, la santé. La vie est pour lui une difficulté perpétuée. Il souffre à l'idée même de devoir souffrir ! Son hypocondrie le poursuivra toute sa vie, se manifestant significativement avec intensité autour de sa date d'anniversaire. Cette fragilité physique se double chez lui d'un constant besoin de réassurance narcissique, le pire étant selon lui toujours sûr, il a un besoin constant d'être réconforté par les encouragements de ses innombrables amis et par la force du cercle familial. En même temps, s'il cède parfois au mur des lamentations, Pierre Nora ne le fait jamais sans humour ; il se tourne lui-même comme autrui en dérision, si bien qu'il n'y a chez lui aucune complaisance au drame, au tragique historique ou personnel.

D'où viennent ces fragilités ? Le biographe n'a pas de sondes pour pénétrer les reins et les cœurs, et ne peut qu'émettre quelques hypothèses au terme de son enquête. Disons qu'elles s'enracinent sur

un terreau qui engage tout autant son histoire personnelle que l'histoire collective à laquelle il appartient. L'équation familiale d'un père très autoritaire et d'un frère aîné de dix années, Simon, qui a fait figure de substitut de père à ses yeux et même de héros a fortement contribué à rendre difficile l'affirmation de sa singularité. Le passage du « petit Pierre », qu'il était, le petit dernier, amusant, rétif à la loi du père, qu'on adore sans le prendre vraiment au sérieux, au Pierre Nora, autorité incontestée de la vie intellectuelle française, n'a pas toujours été aussi facile qu'on le croit.

Il y a aussi la tragédie de l'histoire traversée à l'âge de 12 ans lorsque la Gestapo vient le chercher et qu'il doit s'enfuir pour échapper au nazisme. Avoir vécu si tôt dans sa chair la politique antisémite de L'État français a fortement marqué un Pierre Nora qui se donnera pour objet l'approfondissement de ce que peut être le fait national, le sentiment national. Evitant le double écueil d'une posture purement dénonciatrice du phénomène national qui n'y verrait que le visage du refus de l'autre, de la crispation identitaire, et de l'autre la vision nationaliste pétrie de fierté de tous les éléments de la francité, il aura passé sa vie à naviguer entre ces deux récifs pour exprimer son amour de la France, d'une certaine France. S'il n'a eu de cesse d'exprimer son amour de la France, ce n'est en effet pas celle au visage grimaçant du régime de Vichy qui a failli l'envoyer droit vers les chambres à gaz, ce n'est pas non plus la France qu'il aura l'occasion de connaître lors de ses deux années d'enseignement à Oran à la fin des années 50, celle du colonialisme, d'une guerre qui n'ose dire son nom, ni encore celle des rodomontades anti-américaines du farouche coq gaulois gaulliste. La France qu'il chante, sa France, est celle, plus souriante de l'affirmation selon laquelle « il n'y a pas plus heureux qu'un juif en France », celle de l'universalisme de ses valeurs républicaines. Oui, cette France-là, il l'aime jusqu'à se refuser à la plupart des invitations au voyage, jusqu'à ne se sentir bien que dans la langue française, et d'achever sa grande entreprise des *Lieux de mémoire* par trois volumes consacrés aux *France*.

Il évoque souvent ses angoisses en utilisant un terme fort et évocateur : « Ce qui me taraude ». Cette identité juive aura été vécue sur

un mode mineur, comme une tonalité de fond qui aura nourri le fait d'être toujours tourné vers l'avenir, son sens de l'intellect que définit son ami Philippe Meyer répondant à qui lui demande qui est Pierre Nora : « C'est très simple, si vous avez la solution, il a le problème ». En tant qu'intellectuel juif néanmoins, il se refuse à tout ce qui pourrait l'obliger au nom d'une solidarité communautaire aux dépens de ce à quoi lui ferait penser sa raison, et c'est en ce sens où il fait honneur à ce qu'il y a de plus juif en lui.

Mon hypothèse est qu'il a trouvé, avec sa grande entreprise des *Lieux de mémoire*, une réponse historienne personnelle à cette situation clivée de l'intellectuel français juif, d'où sa relation passionnelle avec ce monument éditorial. Il y est inscrit bien davantage qu'en tant que chef d'orchestre, car il en est le compositeur, le créateur, et sa réalisation, certes collective, est d'une certaine manière sa *Recherche du temps perdu*. Il a les traits de son ouvrage et l'on pourrait affirmer, comme Jules Michelet dans sa fameuse préface de 1869 à son *Histoire de France* : « Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père. S'il est sorti de moi d'abord, de mon orage (trouble encore) de jeunesse, il m'a rendu bien plus en force et en lumière, même en chaleur féconde, en puissance réelle de ressusciter le passé. Si nous nous ressemblons, c'est bien. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui [12]. »

Homme des confluences entre l'histoire politique à la Renouvin et la nouvelle histoire à la Le Goff, Pierre Nora aura incarné une voie possible pour des intellectuels juifs se refusant aux facilités du repli identitaire, en montrant que l'on peut tenir et penser ensemble les deux dimensions que sont l'histoire et la mémoire, en faisant travailler dans leurs lieux les vertus propres à chacune, et en évacuant leurs tentations exclusivistes. C'est le plus incontestable apport, décisif, de Pierre Nora à l'historiographie, celui d'avoir, par sa singularité de juif, valorisé la

12 Jules Michelet, préface à *L'histoire de France*, dans Œuvres complètes, tome IV, éd. établie par Paul Viallaneix (Paris: Flammarion, 1974), 14.

mémoire, le *Zakhor*, mais en la soumettant au feu roulant de la critique de la discipline historique, à la vigilance historienne.

Issu d'une famille bourgeoise juive miraculée, Pierre Nora aura construit son parcours adossé à l'ombre de la tragédie qu'il a traversé dès son enfance. En 1942, à 12 ans, il est réfugié dans un collège, Le Portique, dans la région de Grenoble. Le directeur du Collège, Charles Juillet, lui aura sauvé la vie en une nuit de janvier 1944 lorsque, voyant arriver la Gestapo vers 3 heures du matin, il l'invite à sauter par la fenêtre et à prendre la fuite.

A l'exception du père, Gaston Nora, titulaire de la Croix de guerre et de la médaille militaire, chirurgien qui a pu poursuivre son activité à Paris à condition de porter l'étoile jaune et de rester sous étroite surveillance, toute la famille Nora s'était réfugiée à Grenoble. A l'été 1943, la mère de Pierre, Julie Lehman, sa sœur et lui s'installent à Villard-de-Lans dans le massif du Vercors, dans la pension Georges. Quant à ses frères, Simon et Jean, ils ont rejoint la résistance, le maquis du Vercors. A Méaudre, la peur des incursions allemandes était constante. Dès ses 13 ans, il tient son journal, y consignant y compris des informations dangereuses comme les parachutages, les actions de tel ou tel résistant, au risque de tomber dans les mains des Allemands. De son côté, son frère aîné, Simon, a rejoint à 22 ans la compagnie du capitaine Goderville durant l'été 1943, et il a ainsi combattu, sans le savoir jusqu'à la veille de sa mort, sous les ordres du poète Jean Prévost.

Le jeune Pierre Nora traverse ces événements sans traumatisme apparent, mais dans un climat d'horreur quotidien. Il restera marqué par la traversée de cette période mortifère où le danger extrême se trouve à chaque croisement. Il en résulte chez lui un profond sentiment de gravité, et en même temps un sens tout aussi aigu de la dérision pour tout ce qui ne touche pas à l'essentiel, c'est-à-dire aux forces vitales, ce qui va faire de lui un adolescent, puis un jeune homme décalé.

Pierre Nora, petit dernier de la famille, est pour toute la famille petit Pierre. Tout le monde l'adorait. Le père exerçait au sein de sa famille une autorité sans partage, imposant ses points de vue et ré-

gentant le destin de tous dans un climat de crainte peu à peu mis en question par les deux frères aînés, Simon et Jean. L'autorité paternelle ne souffrait pas de discussions au point que son fils Pierre le qualifie de « Pétain juif » tant son austérité était ostentatoire ainsi que son sens du rituel et du devoir. Mais le petit dernier échappait pour l'essentiel à cette férule par son sens précoce de l'humour. Sa première vocation, enfant, était d'être acteur. Il déclamait, apprenait des rôles, et ce goût du jeu théâtral le suivra jusqu'à l'âge adulte.

De son œuvre, on retiendra en priorité quatre leçons. En premier lieu : « Liberté pour l'histoire » – c'est un ses combats majeurs qui se situe dans la défense de la liberté de faire de l'histoire contestée par principe par la multiplication des lois mémorielles depuis le début des années 2000. Lorsqu'en 2005, l'article 4 de la loi du 23 février stipule que « les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-Mer, notamment en Afrique du Nord », la coupe est pleine. D'autant qu'au même moment un auteur de Pierre Nora, Olivier Pétré Grenouilleau qui vient de publier un ouvrage remarqué sur la traite négrière reçoit le prix du Sénat et se retrouve poursuivi par le collectif DOM (départements d'Outre-Mer) au motif de négationnisme pour avoir déclaré que la Traite n'est pas assimilable au génocide des Juifs. Le plus souvent Pierre Nora montre quelques réticences à se placer aux avant-postes d'un engagement militant, mais l'urgence d'une riposte par rapport aux empiétements répétés de L'État lui paraît rendre nécessaire de dépasser les formes de protestations habituelles. Une nouvelle association se constitue, « Liberté pour l'histoire ». Présidée par René Rémond, celle-ci, qui a pour vice-président Pierre Nora, appelle à signer une pétition réclamant l'abrogation de toutes les lois mémorielles. Cet Appel, qui date du 12 décembre 2005, porte la signature de dix-neuf historiens. Lorsque René Rémond meurt en avril 2007, c'est tout naturellement que Pierre Nora se retrouve élu président de l'association. Ce combat est parvenu à alerter les députés de l'Assemblée qui ont entendu avec attention les historiens auditionnés en 2008 dans le cadre d'une Mission sur les lois mémorielles. Ils sont parvenus à adopter à l'unanimité le Rapport Accoyer qui prend acte d'une dérive à éviter.

En second lieu, l'auto-réflexivité de l'historien. Il a contribué à ouvrir à la réflexivité, au second degré qui a consisté à s'engager sur un continent vierge, peu exploré jusque-là, celui de l'approche historiographique. Avant même d'exercer des responsabilités éditoriales, Pierre Nora se donne pour objet le métier d'historien avec son étude sur le rôle dans la formation du sentiment national de l'historien Ernest Lavisse, qu'il publie en 1962 dans la *Revue historique* [13]. Il y dévoile le caractère matriciel du discours historique dans la construction du consensus national. En même temps, il s'emploie à démythologiser la figure en bronze d'un Lavisse républicain de toujours, alors qu'il n'est qu'un rallié de la dernière heure. Les archives font, en effet, apparaître un Lavisse précepteur du prince impérial, fermement attaché pendant longtemps au bonapartisme et converti à la République pour des raisons patriotiques. Plus tard, en 1982, Pierre Nora insiste sur la nécessaire auto-interrogation de l'historien sur sa propre pratique et donne pour nom à cet exercice celui d'ego-histoire. Ses *Essais d'ego-histoire* publiés en 1988 sont une véritable innovation car les historiens avaient pour règle de s'effacer devant l'archive et de faire abstraction de leur subjectivité. En troisième lieu, il nous aura présenté les Palais de la mémoire : c'est son innovation majeure, celle des *Lieux de mémoire* dont la publication des sept volumes s'est déployée entre 1984 et 1993. Un malentendu persistant est né chez beaucoup qui tient au moment de la parution du premier volume qui en expose la problématique et qui correspond en 1984 à un moment de retour sur la Maison France. Certains y ont perçu un regard nostalgique sur un monde que nous avons perdu, une forme de nationalisme en mal d'objet, d'autres ont même cru voir renaître le projet lavissien d'un nationalisme exalté. Pierre Nora serait-il le prêtre d'une nouvelle religion civile, soucieux de ré-enchanter une France désenchantée, sur le déclin ? Certains le pensent, au prix d'un contre-sens absolu sur l'entreprise qui est la sienne. En effet, la visée des *Lieux de mémoire* consiste à utiliser la compétence

13 Pierre Nora, « Ernest Lavisse : son rôle dans la formation du sentiment national », *Revue historique* 228 (1962): 73-106 ; repris dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République* (Paris: Gallimard, 1984 ; rééd. Quarto, 1997), 239-275.

critique de l'historien par rapport à une histoire/mémoire indistincte et mythique. Le premier geste auquel invite Pierre Nora est celui de la distinction de ces deux notions que sont la mémoire d'une part, l'histoire de l'autre ; pour ce faire, il s'appuie sur les analyses qui remontent aux années 1920 et 1930 du sociologue Maurice Halbwachs. Après avoir distingué, l'historien doit employer son savoir-faire pour démythologiser. On retrouve avec la problématique des *Lieux de mémoire*, la visée intellectuelle de Pierre Nora d'éclairer le présent. Il est d'ailleurs élu en 1976 sur une chaire d'histoire du présent à l'EHESS. Enfin, il aura été celui qui aura pensé un « retour » de l'événement. Alors que l'école historique française faisait prévaloir les phénomènes de longue durée, les invariants, il va innover là encore en réhabilitant l'événement comme porteur de sens, au contraire de ce qu'affirmait Fernand Braudel qui voyait en l'événement « l'ennemi des sciences sociales ». Dès 1972, en pleine vogue de « l'histoire immobile » (E. Le Roy Ladurie), il annonce le « retour de l'événement », d'abord dans la revue *Communications*, puis dans la trilogie *Faire de l'histoire* en 1974. Il ne s'agit pourtant pas d'en revenir à la conception ancienne de l'école méthodique, de Lavisse, mais d'un événement perçu comme porté par ses supports médiatiques, comme construit. Il prend l'exemple de l'événement de Mai 68 dont l'ampleur est inconcevable si on ne prend pas en compte l'impact des radios périphériques dans le prolongement émotionnel de la perception auditive des barricades et affrontements du quartier latin. De la même manière, l'événement-monde qu'a constitué l'alunissage de la mission Apollo et les premiers pas de l'homme sur la lune doivent être analysés à partir de l'impact de l'image télévisuelle. Il appartient alors à l'historien de déconstruire l'événement pour saisir comment les médias produisent l'événement.

Referência para citação:
Dosse, François. "Pierre Nora: le moment Nora". *Práticas da História, Journal on Theory, Historiography and Uses of the Past*, n.º 22 (2026): 443-458. https://doi.org/10.48487/pdh.2026.n22.48203.